

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La vie intérieure

François Hébert

Volume 34, numéro 6 (204), décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1992). La vie intérieure. *Liberté*, 34(6), 4–27.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

FRANÇOIS HÉBERT

LA VIE INTÉRIEURE
(onze poèmes)

LOISIR DU POÈTE

levé avant l'aube il attend
le poète

quoi
je vous le demande

qu'attendre quand
le gris se dissipe et voici
le matin

la femme du poète
se lève dans la chambre d'à côté
mais il ne va tout de même pas
raconter ça

quelque part
un malade attend son médecin
en feuilletant un magazine
nerveusement et après

voici le facteur
voici des factures

ailleurs
l'on édifie une maison
le poète se transporte
sur le site en question
l'électricien joue avec des fils
on entend un borborygme du plombier
le soleil reluit
sur le casque jaune du soudeur
l'architecte se dit
mon plan ça ira
et s'en va

voici midi dans le centre-ville
pas besoin de jumelles pour voir
le sandwich de la réceptionniste
assise sur une marche de béton
une main sur sa jupe
que le vent dans l'œil de son patron
voudrait bien soulever

et avec le sandwich
le radis
et le petit cornichon
vert

allongez vos jours
ne faites rien
comme des enfants
affalés
mâchouillant des tiges de foin dans l'herbe
au bord du fleuve écoutez le clapotis
des vaguelettes les clappements
des langues de l'eau contre une longue verchère verte
échouée
là depuis quand qui sait
depuis les Normands depuis les Vikings

depuis Noé même il est permis de rêver
écrit le poète à l'heure de l'apéro

on entend mieux le silence
qui régnait quand
démarre le moteur du frigo
qu'on entendra encore un peu
quand il se sera tu

à la télévision
on parle de la récession
la femme du poète bâille
as-tu sorti les ordures
Pierre a téléphoné
est-il toujours avec
j'oublie son nom

voici le soir et tout s'éteint pour de bon
et le poète attend toujours mais quoi
quoi donc il ne cesse de vous le demander

viens te coucher le poète
lui dit sa femme viens me toucher
a entendu le poète

ça lui revient c'était Sophie
le nom de l'amie de Pierre
mais elle est partie vivre avec
un autre un inconnu

voici le noir pour le vrai
répondez donc
qu'attendez-vous

notre poète a fermé boutique
la paupière cadénassée il n'a pas peur
des cambrioleurs ni des lendemains

il rêve il est
pêle-mêle facteur médecin cadenas
verrière architecte et cornichon

le poète n'en attendait pas moins de vous
qu'en attendiez-vous au juste

POUR SALUER ARTHUR

nous descendons de l'ange
la preuve
je la tiens dans mes bras

le nouveau-né sourit
bien avant de marcher

le sol est-il de charbons ardents
si je le mets debout
l'enfant plie les genoux
ses orteils se recroquevillent
non il ne veut pas toucher terre
du moins pas tout de suite
il attend que le sol se refroidisse
que les œufs de feu qu'il voit se pétrifient
il a tout le temps mon roi
de tremper son épée
dans ces œufs-là

il n'a pas tous mes mots
il ne fait que des sons
dans des bulles tels des œufs
de saumon

le monde recommence
l'enfant voit ça venir

sur le dos il s'agite il fait
des pieds et des mains
il joue dans les ficelles
de son invisible parachute

rampe-t-il déjà cet éclaireur
c'est à reculons qu'il avance
pour s'assurer de ses arrières
et mieux voir devant
à distance d'astre

il a l'œil grand ouvert
ainsi qu'un ciel
et les oiseaux et les étoiles
passent par lui
pour aller Dieu sait où

L'OREILLE DE RAINER MARIA RILKE

«O hoher Baum im Ohr!»

vous tendiez dans la nuit syncopée
comme Orphée l'oreille ô Rilke
du côté d'Eurydice et

mais mort se pourrait-il qu'encore
vous nous entendiez
vous qui prétendiez que nous sommes
dans l'éternité tous contemporains

dans les cordes du poème
à cette heure qui parle
est-ce moi est-ce un autre
qui ahane et s'emmêle

le monde s'accorde
ô Rilke votre oreille
unanime

PAR SES VÉGÉTAUX

à Robert Marteau

si je me porte en songe
au chevet du frère Marie-Victorin
se mourant
de sa voix enrouée
aussitôt devenu mon ami
l'illustre botaniste me parle
de la flamme en amande au cœur
de la graine de l'orme rouge
qui est légère
mais légère

or moi je ne suis pas là je rêve
oui je rêve dans mon songe même
je ne rêve pas que je suis ailleurs non
au contraire je rêve plutôt que je suis là tout simplement
dans la brume même où mon ami fait long feu
et que j'écris

mettons qu'il s'agisse d'un poème et que tout finisse là
en beauté dans ses propos
transmutés
au lieu que ces pénibles instants
s'éternisent

finalement c'est lui le poète et moi
je me contente de flotter dans les parages
comme un ectoplasme en peine
tandis qu'il arrive par ses végétaux lui
à se raccrocher à moi qui n'y suis pourtant pas
lui qui s'en va dans sa voix même et reste tout à la fois

sa voix menue maintenant et qui traite cette fois
d'une autre chose vue ici-bas et qu'il a retenue
de la perle d'eau qui tremble mercurielle
dans le beau calice vert de la capucine

POTAGER MÉTAPHYSIQUE

à Jean-Pierre Issenhuth

étant ronds
ils expliquent aux adultes la mort
où l'on va
les fameux choux
d'où l'on vient

ciels sont tes yeux
bleus comme du bon miel
mon dieu
dit l'abeille

feu froid la carotte
taupe et toupie
fuit et tourne
et retourne la nuit
et sa couleur répond
à la flamme au cœur
de la terre

au ver gris gorgé de jus de tiges
viennent des visions célestes
bientôt suivies d'ailes
imaginaires pense-t-il mais non
il a beau les secouer elles tiennent
notre ver est devenu noctuelle et s'envole
et monte au ciel par mille détours
et à la fin se pose là-haut
sur une tomate

la nature nous imite
nous qui l'imitons
le ciel seul nous limite

les haricots
pourtant rapides
pourtant fuselés
sont déçus de ne pouvoir monter
et physiquement déprimés
ils pendent çà et là
prennent du poids
ont des bourrelets
tirent la plante
vers le bas

loin le papillon
de la chenille qui allait
à la cheville du foin

vient l'averse et s'en vont
sous les feuilles les moustiques
qui tremblent chaque fois
qu'une goutte heurte la paroi
à l'inverse mystique
la bête à bon dieu demeure
sur sa feuille et prie
que le soleil revienne
en elle

LE PHILOSOPHE ET MOI

l'espace est plein
de trous
d'espaces entre nous
me dis-je

et l'attaque porte
mais l'auditoire est clairsemé
dans ma tête

souvent je discours comme ça
pour moi pour personne

on entend un borborygme
crever le silence
une dame sourit bouge
dans ma tête
dans sa robe à petits pois

pour ce qui est des trous
c'est la faute à Dieu
prétend le philosophe en moi

Dieu Dieu Dieu
qui ça
l'auditoire cherche
on a les sourcils froncés
Dieu mon Dieu
qu'est-ce à dire on ne voit pas

Dieu oui Dieu
qui nous leurre avec des lieux apparents
que le temps par malheur distend

et le philosophe étend ses bras
dans ma tête
et touche les parois de mon crâne
et pousse et pousse
c'est ainsi que je m'explique
les trous que j'ai dans la tête

l'espace en vérité nous espace
les uns des autres infiniment
autrement dit
nous flottons dans la pierre
reclus désarticulés
comme des songes
comme des anges

que c'est bien dit
songe un collègue atteint
d'un cancer du poumon
et j'en souffre
comme s'il était moi
sorti de moi et revenant à soi
dans ma tête en quelque sorte
malgré les apparences

dans les bras les uns des autres
constamment nous tombons
en désuétude
concluons-nous le philosophe et moi
mais peu fiers de notre chute
car nous n'avons pas fait
le tour de la question
de l'espace

et l'auditoire se disperse
le ciel est étoilé

les bars peuplés
au loin les mers sont agitées
peut-être

et quelque part désorientés
incrédules devant la tournure des événements
dont le moindre n'est pas la mort du jour
des tournesols fixent la nuit

SORTIE DANS MONTRÉAL

là-haut pensant à quoi
une girouette décolorée
penche

ici comme ailleurs la couleur est locale
tout est comme les pigeons sont gris
la purée dans les rues défoncées
le calcaire des murs d'un ancien couvent
le ciel les pantalons les ordinateurs l'aluminium
les haies dans l'attente des baies

des commerces
sont à vendre

miroir de mars le trottoir
avec ses mégots et merdes
émergés des glaces

le soleil prend le frais
au pied des maisons
la terre sue et fume et fait
quelques crocus

les trépassés sentent bon
ils augurent les lilas
(au revenant
la mort ne fait rien
quand elle revient)

À VOUS DE L'AVENIR

in memoriam

n'êtes-vous morts ceux qui ne sont pas nés encore
la question faisait rire mon ami feu André Belleau
nous étions vivants en ce temps-là

vous de l'avenir nous entendez-vous
nous vous parlons répondez
un petit mot je vous prie
rien que ça
pour nous vos morts
bien entendu nous ne pourrions pas vous répondre

à mon appel hélas personne ne bronche là-bas
on a dans l'avenir je suppose le physique parfaitement
engourdi
nuls yeux et la langue comme gelée
et même si là-bas des oreilles commençaient à dégeler
comment voudriez-vous que le son
de ma voix franchisse le fameux mur
du temps qui ceinture le monde

mais ici j'entends encore André Belleau rire
et fasse que vous l'entendiez vous aussi
vous là-bas dans l'avenir

ART POÉTIQUE

négondo
mon destin
poussant tout croche au pied d'un mur
une pitié vraiment
voyez-moi
ce tronc noir lourd et noueux penché
dans la ruelle où sont des ordures
où rouille le bazou du voisin
où s'aiment douloureusement des chats la nuit
symbole de soi seul
dans le ciel de janvier ce témoin de la mort
cet être lent muet balancé par les vents

les pigeons le dédaignent
ne s'y perchent jamais

mais j'ai plein de gourmands
sortis du bois comme autant de petits bras
malingres mais droits comme antennes
et tendus tout autour vers tout un chacun
c'est mon arme avec mon âme
et dans une surprenante salve de samares
ce printemps je vous toucherai j'espère

j'aurai tout plein de sansonnets
au chant si beau désordonné

RETOUR D'ITOMAMO

à Violette

nous descendons du ciel
avec ma plume

nous revenons au terme
de journées bien remplies
du lac Itomamo
en principe régénérés

nous survolons la terre
dans un vieil hydravion brinquebalant
qui fait un bruit d'enfer

je rapporte la plume
et de bons souvenirs
de pêche avec Paul avec Jacques
le photographe vous verrez et de palabres

les messages qu'on crache à la radio
viennent-ils d'une autre planète
sont du Hegel pour moi du Heidegger

me retrouver au lac
pisser dedans
et que ça rende un son de harpe
voilà de l'art du grand

en attendant
je suis sous l'aile et sur mon strapontin
j'ai la fesse engourdie

au lac encore
sur le tronc vert-de-gris de l'épinette là
je note que l'écorce pèle
par là me parle
n'est-ce moi mon coup de soleil

tout me parlant
je suis partout

j'ai l'air de quoi regardez cette souche
peut-être ai-je ainsi le chef décollé

je suis l'homme d'Itomamo
revenant de l'éther et conteur
non de fictions ça non
la plume trouvée là
au bord du lac sur les galets
roulés là par les millénaires
je l'ai dans l'hydravion entre mes doigts
je la tourne et retourne elle est noire dessus
et dessous jaune claire ce qui veut dire
quoi au juste devinez

si c'est un signe
à la hampe du rouge
on voit un peu
de sang séché

je vous en fais accroire
comme un bon revenant
je me prends pour quelqu'un
puis je m'efface

de haut les épinettes
éteintes disparates
font penser à des allumettes

et si vous me croyez je l'ai connue
la plus belle femme du monde
elle venait d'Ipanéma

mais rompues mais rompues les allumettes
recyclées donc la mort est contenue
ainsi l'amour est le plus fort
hélas il passe
nous descendons sur Falardeau
me croyez-vous
je ne vois pas les choses comme vous
je ne vois pas les choses
voyez mon doigt sur le hublot suivez le sens
cassez la vitre
faut pas vous arrêter à mon empreinte
au sébum sur le verre

où que ce soit Ipanéma
Ipanéma je ne vous dis que ça

au bord du lac je suis tombé
sur le duvet sur les floconneux restes
d'un pic flamboyant qui avait été
descendu puis déchiqueté par un rapace
et déplumé

vidées nos truites dorment dans la sphaigne
au frais dans le papier journal qui avec la manchette
qui l'édito qui la nécrologie

pendant que dans la pétarade Guy
nous dit des choses de la Corse
ce feu surgi des flots me dis-je
qui fait des pins mais les brûle aussitôt
tout me parlant dans la vie de la mort
chez nous plutôt l'humide est roi

c'est l'eau qui donne et prend
sait nourrir fait mourir pourrir puis revenir
avec son chapeau Guy a l'air d'un champignon

Sorensen c'est le nom du pourvoyeur
né d'un Viking et d'une Indienne
il nous a révélé qu'itomamo veut dire
«où les eaux se séparent»
ce lac alimentant comme une immense
source immobile en apparence
les bassins du Saint-Laurent et du Saguenay

l'avion paraît
suspendu dans le bleu va-t-il
mon dieu se décrocher

comme des gros porc-épics verts
se dandinant dessous
sont des collines
tapissées d'épinettes

quelquefois des à-coups font que
l'horizon flanche or c'est nous que
les cieux ballottent
dans les fameuses poches d'air
la météo est formelle avec la philosophie
dans l'air il y aurait de l'air
et son contraire en même temps
des roches d'air
c'est clair comme de l'Empédocle
des sortes d'invisibles météores

mais bon tout ça c'est trop subtil
incertain pour certains
et pour d'aucuns d'aucune utilité

qui a jamais compté
 combien chaque épinette a de piquants
 et qui voyage dans l'obscur pays du bois
 sera déboussolé par tant d'aiguilles
 pointant chacune un nord viable
 et mobile chacune

vue d'en bas l'épinette
 en montant s'étrécit
 tandis qu'à contre-jour en haut balance lentement
 un étrange toupet d'aiguilles noires

la vitre et moi vibrons à l'instant dans le ciel
 et l'avion poursuit sa descente

si haut que désirer
 d'avoir été si haut

si haut projeté dans le firmament
 ainsi qu'un cône très léger
 anesthésié heureux mais comme un demeuré
 échoué flambé pourri tout près de nulle part
 comme un élu dans le coma de Dieu
 si possible dans l'air m'enraciner
 comme fait l'eau dans les nuages
 et devenir la première épinette
 du monde dans le ciel

ou bien de nouveau suis-je au lac Itomamo
 et revenu de revenir
 et collé là dans l'odeur de la gomme
 et les bras dans les bras de l'épinette noire
 les bras tendus dans tous les sens
 la plupart cassés sec
 ornés ici et là de festons de mousse crépue

ou déjà quelque part ailleurs
et comme encore en un éclair très long
chez la fille d'Ipanéma si vous voulez
dans ses bras de lumière

sur le lac il grêlait et Jacques
nous a photographiés au pied d'un arc-en-ciel
fabuleux puis il a fallu
écoper l'eau dans la chaloupe
l'œil de poisson de Jacques
n'a pas vu ça

PAREIL

(petite chanson)

sais pas comment
je vis j'écris

comment tout ça se tient
sais pas sais rien

non plus comment tout ça
s'écroule en même temps

pourquoi mais parce que
ça je sais pas non plus

je comprends pas sauf que
je vis je meurs pareil

pareil à quoi
pareil à qui

pardi pareillement
vous savez pas non plus